

Nécessité d'interroger le passé pour comprendre le présent.

par Driss BENALI

● Depuis la bataille de Oued El Makhazine, le Maroc ne fait que subir l'histoire ● Quels sont les éléments de ce déclin ? ● Quelles en seraient les explications sur le plan économique, social et politique ? ● Pourquoi l'étude du passé s'avère-t-elle une nécessité ? ● Quelle est l'issue de la crise actuelle ?

Cette contribution se veut l'aboutissement d'une double prise de conscience :

● d'une part, une prise de conscience du poids du passé sur la situation actuelle. "Plus encore que dans d'autres contrées, on ne saurait comprendre le présent sans faire appel à un passé lointain" (1).

● d'autre part, une prise de conscience de notre avenir. Quelle Lapalissade diront certains, quand on sait que presque tout le monde parle d'avenir ! A quoi bon défoncer des portes ouvertes. Or, les événements politiques de ces dernières années viennent de montrer à quel point une vision à long terme nous faisait défaut. S'il ne faut donner qu'un seul exemple, je citerai celui de la réintégration du Sahara au reste du pays. Cette "affaire" vient de révéler le danger qui plane sur notre avenir.

L'attitude agressive du voisin et l'acharnement mis par ses gouvernants à nous empêcher de récupérer une partie de notre territoire, prouve à quel point l'avenir du Maroc est en danger. Or, si les gouvernants du pays voisin ont pu adopter une telle attitude c'est parce que notre insouciance du futur les y a encouragés, le fait de n'avoir pas eu un projet d'avenir dynamique et audacieux à la mesure des ambitions d'un pays comme le nôtre, a donné à nos voisins l'occasion de caresser l'espoir d'accroître leur richesse et leur puissance à nos dépens. N'est-ce pas Boumédiène qui se plaisait à dire que notre "Sahara est la Rhur du Maghreb" (2).

Cette double préoccupation nous incite à interroger notre passé pour comprendre pourquoi une société comme la nôtre reste marquée par la pauvreté, la tradition

et l'ignorance.

LES ÉLÉMENTS DU PROBLÈME

Ainsi sommes-nous amenés à poser brutalement la question que l'on trouve sur toutes les lèvres : pourquoi cette évolution du Maroc vers le sous-développement ?

La manière la plus facile et la plus courante de répondre à cette question est de rejeter la responsabilité sur le colonisateur : si le Maroc est actuellement une économie dépendante, dominée et sous-développée, c'est à cause de la domination étrangère. Sans aller jusqu'à analyser cette affirmation dans le détail, nous pouvons nous demander préalablement comment se fait-il que cette

conquête du Maroc ait pu se réaliser et une domination coloniale s'imposer ? Bien entendu, l'explication ne peut se limiter à la faiblesse de l'organisation militaire : chercher une explication dans une contingence particulière, un facteur accidentel ou dans le sort des armes, serait esquiver la question. La théorie qui s'évertue à expliquer tous les problèmes que connaît le Maroc actuellement, par les seules influences externes, est une théorie qui cherche à nier les faiblesses et les tares des structures économiques et sociales marocaines. Plus grave encore, cette explication s'inscrit dans le cadre bien précis qui vise à "innocenter" les structures archaïques en place. Les classes dominantes, qui sont à l'origine de cette situation, trouvent là un moyen de se démettre de leur responsabilité historique en rejetant tout sur le colonialisme.

Accepter cette explication c'est laisser croire que le Maroc était en voie de développement et que c'est la domination qui l'a empêché d'y parvenir. Or, c'est oublier que le "Maroc, dans son large consensus, n'a pas de projet historique offrant une alternative crédible à la domination capitaliste étrangère" (3). Dès lors, la question ouverte est de savoir pourquoi, et de rechercher quand, "la grande histoire en lui (le Maroc) s'est brisée" (3).

Une chose est sûre : c'est que le Maroc du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle est un Maroc en crise : il

est entré en crise depuis fort longtemps. C'est le domaine de la décrépitude où achèvent de se dégrader les survivances d'un empire jadis puissant (4).

En 1269 s'éteint la dynastie Almohade issue du mouvement né au début du XII^{ème} siècle dans les hauteurs de l'Atlas. La même année Saint Louis, Roi de France, en croisade à Tunis, mourait sous les murs de la cité Hafside (du nom de la dynastie qui régnait à l'époque sur la Tunisie). Alors qu'en 1184 c'était le calife Almohade Abu Yacoub qui tombait sous les murs de Santarém.

Désormais plus rien ne sera pareil : déjà l'empire Almohade, unificateur du Maghreb, reposait sur des bases fragiles. Les villes européennes de la Méditerranée avaient poussé leur pointe. Comme Rome jadis, dans l'Antiquité, avait supplanté Carthage, de même les ports de la Catalogne, de la Provence et de la Ligurie remplacèrent ceux de l'ancien rivage punique, désormais terre d'Islam.

Certes, pendant longtemps encore la lutte allait être relativement égale sur le plan militaire ; 1269 ne marque pas la fin absolue des raids du Maroc en Europe et en Méditerranée occidentale et le début des entreprises européennes en Afrique, mais outre qu'elle correspond à la fin du plus grand empire d'Afrique du Nord, par sa force d'évocation, l'avènement qu'elle rappelle ; cette date mérite de marquer la ponctuation finale à ce propos.

Désormais, par sa situation économique, l'éclat de la civilisation, sa force politique, la rive septentrionale de la Méditerranée occidentale pouvait éclipser la rive africaine.

En 1269 les Berbères Zénètes, Beni-Mérin, éliminent les Almohades, s'emparent du pouvoir et fondent la dynastie Mérinide.

L'époque de cette dynastie, 1269-1465, malgré quelques réalisations brillantes (les Médersas de Fès et bien d'autres monuments célèbres) et quelques sultans énergiques et prestigieux (Abou El Hassan et Abou Inan), sera profondément troublée. Ibn Khaldoun a connu les premières phases de cette anarchie grandissante et en a longuement décrit les tragiques péripéties.

Ceci encouragea les puissances ibériques (Portugais et Espagnols), à entrevoir et à commencer à réaliser leurs desseins d'invasion du Maroc (prise par les Portugais de Ceuta en 1415 et d'Arzila en 1471).

La dernière période des Mérinides se caractérise particulièrement par le début de l'offensive étrangère, l'installation de comptoirs portugais sur certains points de la côte marocaine, et la décomposition de l'Etat.

Les Béni-Ouattas leur succèdent en 1472 (puisque le premier sultan Ouattaside ne deviendra maître de Fès qu'en 1472). Il prend le commandement d'un pays en pleine crise : les Portugais poursuivent leurs en-

treprises au Maroc, les Marabouts développent leur influence, enfin l'anarchie s'étend à toutes les provinces. Aussi pendant son long règne (1472/1505) le premier sultan de cette dynastie Mohamed Ech-Cheikh ne parvient-il pas à rassembler le pays sous son autorité ; Mais en 1524, les Béni-Ouattas sont non seulement incapables de reconquérir le Sud du Maroc, mais voient même le Nord commencer à leur échapper.

Cette période sera marquée par deux événements majeurs et très significatifs du rapport de forces qui s'est établi entre le Maghreb et l'Europe : la chute de Grenade en 1492. Celle-ci fait que cette année est "aussi significative pour nous que pour les pays d'Europe, par la chute de Grenade, comme par le voyage de Christophe Colomb. La chute de Grenade sonne le glas de l'Andalousie sous mouvance Maghrébine. La découverte des Amériques consacre l'expansion européenne. Dès lors notre seul souci est de la contenir" (5).

Cette décadence accélérée semble être stoppée au cours de la seconde moitié du XVIème siècle : la dynastie saadienne, appuyée sur les organisations religieuses populaires de la Zaouia Jazoulite, s'attaque aux Portugais ; ceux-ci évacuent en moins de dix ans tous les points occupés sauf Ceuta, Tanger et Mazagan.

Mais ce dernier sursaut du Maroc sous le règne du Sultan Saadien Al Mansour (1578/1603) est lui-même révélateur de cette décadence.

Après la victoire de l'Oued Makhazin, il lance une expédition vers le Soudan pour récupérer les droits sur les mines d'or, mais, malgré sa réussite militaire, il n'atteint pas ces objectifs car le commerce de l'or est désormais détourné vers les côtes.

Cette réussite peut être considérée comme une parenthèse à peine ouverte qu'elle est déjà fermée. A partir de cette époque, nous pouvons dire sans exagérer que le Maroc a cessé de faire l'histoire pour la subir. Certes, il y a de temps en temps quelques sursauts, mais en fait "depuis la bataille de l'Oued Makhazin, la société de ce pays accepte de fait la domination" (6).

ESSAI D'EXPLICATION

Nous ne pouvons poser correctement le problème du sous-développement au Maroc qu'en termes historiques en le replaçant dans le cadre général de l'action exercée à travers le monde à partir de la fin du XVIIIème siècle et au XIXème siècle par les puissances capitalistes et en analysant les conséquences qui en ont découlé : passage au capitalisme et au développement dans une série de cas (Europe, Amérique du Nord, Japon), passage au sous-développement dans une autre série. Si nous retenons l'hypothèse selon laquelle seules les forces extérieures ont joué, nous remarquons qu'il s'est produit quelque chose de différent

dans l'une et l'autre série de cas du point de vue de leur action. Aussi le problème est-il de repérer et d'analyser ce quelque chose.

Lorsque nous comparons ces deux types de pays nous sommes frappés par deux faits :

- d'une part, l'influence extérieure n'a pas eu les mêmes effets, ce qui nous permet d'avancer l'hypothèse suivante : les structures d'accueil et la capacité d'adaptation des deux catégories de pays étaient différentes,

- d'autre part, le degré de résistance des pays à l'occupation étrangère permet de tester la solidité de leurs structures : par exemple, la Chine et le Japon ont été touchés environ à la même époque et dans la même zone du monde (Chine : guerre d'opium en 1840, Japon : menace américaine du Commodore Perry en 1858). Pourtant le Japon a su préserver son indépendance et évoluer vers le développement, tandis que la Chine a suivi la voie qui débouche sur la domination et la dépendance.

LA SITUATION DANS LE TEMPS DE L'IMPACT CAPITALISTE

Nous avons avancé à titre d'hypothèse que l'action des pays développés sur ceux qui ont subi à un moment donné la domination étrangère a été différente parce qu'elle ne s'est pas produite en même temps : elle

s'est réalisée plus tôt dans le premier groupe (Canada, Amérique du Nord etc.), plus tard dans l'autre (pays actuellement sous-développés) sauf Japon.

Dans le cas du premier groupe, on pourrait penser que l'action des pays capitalistes fut limitée en raison du faible développement du capitalisme. Il est un fait que la manufacture sans bases techniques développées ne pouvait avoir une puissance de pénétration comparable à la grande industrie, car c'est le capital commercial qui a continué à assurer la pénétration. Or une chose est certaine depuis que Marx l'a démontrée : le capital commercial ainsi que le capital usuraire qui existaient depuis des temps immémoriaux, avaient tendance à maintenir les régimes sociaux qu'ils rencontraient. Le capital commercial n'a jamais eu un caractère révolutionnaire, ce qui explique que les intenses relations internationales que connurent déjà l'Antiquité et le Moyen-Age n'eurent jamais une influence comparable à celle des temps modernes. En effet, ce qui caractérise le capital commercial et le capital usuraire, c'est qu'ils ne pénètrent pas dans la production ; ils se limitent à transformer une partie toujours accrue des produits en marchandises. Ils assurent des profits en s'appropriant une partie de la plus-value des producteurs directs. Le fondement du capital commercial, comme l'a montré Marx, est l'échange entre valeurs inégales. (C'est cette forme de

capital qu'utilisèrent les différentes compagnies du XVI^e, XVII^e, et XVIII^e siècles).

La logique qui en découle c'est que les pays qui ont subi, d'une certaine manière, cette action ont pu résister (pays européens, Etats-Unis, etc.), tandis que l'action plus tardive d'un capitalisme plus mûr et plus puissant a affaibli la résistance des pays qu'il a réduits à néant. Le capitalisme industriel, tout en pillant les colonies, instaura des rapports de production d'un type nouveau en y créant de nouvelles conditions matérielles de production (7).

Cette hypothèse qui consiste à lier le sous-développement à une action tardive d'un capitalisme puissant ne peut expliquer les causes profondes de la genèse de ce phénomène, lorsque nous voyons que des pays comme l'Egypte, la Turquie, la Tunisie et même le Maroc dans une moindre mesure, ont été touchés dans la première moitié du XIX^e siècle alors que l'Italie, la Scandinavie, la Russie, l'Allemagne, etc. n'ont été touchés par l'impact anglais puis par d'autres que plus tard. Or, si nous admettons, comme le fait observer J. Maillet (8) que l'exportation des capitaux est liée à l'impérialisme et, par voie de conséquence, au sous-développement de manière beaucoup plus directe que l'exportation de marchandises, il apparaît que l'Europe et l'Amérique du Nord étaient beaucoup plus menacées par le sous-développement que les autres pays concernés ici.

Or, ce sont ces derniers qui sont passés au sous-développement et les premiers au développement capitaliste.

Il apparaît donc nettement à travers cette constatation que les forces externes n'ont pas eu les mêmes effets sur les deux types de pays. Dans le cas de l'Europe, Amérique du Nord, Canada ... l'action fut plus profonde, dans le cas de l'Asie, l'Afrique, l'Amérique Latine, elle fut plus superficielle, déformante. D'une façon générale, comme le fait remarquer P.P. Rey "les pays non occidentaux à l'exception du Japon, se sont révélés et se révèlent encore de piètres régions pour le développement capitaliste" (9). Cela nous amène au degré de résistance des structures internes.

LE DEGRÉ DE RÉSISTANCE DES STRUCTURES INTERNES

Tous les pays touchés par le capitalisme ont réagi, aussi bien sur le plan économique que politique.

■ SUR LE PLAN ECONOMIQUE,

La résistance des structures internes à l'impact capitaliste est un autre élément dont il faut tenir compte pour comprendre l'évolution des différents pays. Souvent, l'explication donnée, par exemple, au développement rapide des Etats-Unis, est que ce pays n'avait pas connu de mode de production précapitaliste (ni féodal, ni asiatique,

ni autre) qui aurait entravé son évolution vers le capitalisme (10). Certes cette évolution ne fut pas exempte d'obstacles, créés notamment par l'esclavagisme du Sud qui avait gêné momentanément l'extension du capitalisme à l'ensemble du territoire américain. A part cette perturbation majeure, l'installation du capitalisme n'a pas rencontré autant d'obstacles qu'en Europe où le mode de production antérieur a continué à peser sur la transformation des structures économiques. La logique destruction/régénération, c'est-à-dire l'élimination du mode de production précapitaliste et la mise en place du mode de production capitaliste était plus radicale et plus rapide.

Par contre dans les pays qui forment aujourd'hui les pays sous-développés, cette logique ne se réalise que lentement et de manière imparfaite. En effet, si l'impact venu des pays capitalistes a eu pour effet d'atteindre et progressivement de détruire les structures antérieures, il n'y a pas eu de différence à cet égard entre pays qui, à partir de là, sont passés au capitalisme et au développement et les autres. Si l'effet destructeur fut commun à toutes les formations économiques et sociales ayant connu le capitalisme, nous devons constater que le degré et l'intensité de destruction ne furent pas les mêmes. Ainsi la différence provient du fait que les uns se sont restructurés sur une base capitaliste et de développement économique, alors

que les autres se sont restructurés d'une autre manière.

Il importe dans ces conditions de souligner deux constatations importantes :

- Certaines formations économiques et sociales étaient incapables d'accoucher du développement capitaliste sans intervention extérieure. C'est ce qui a fait dire à Marx à propos de l'occupation de l'Inde par l'Angleterre "que celle-ci a une double mission à remplir en Inde, l'une destructrice, l'autre régénératrice, l'annihilation de la vieille société asiatique et la pose des fondements de la société occidentale en Asie" (11).

- L'intervention extérieure n'a pas eu d'effet en profondeur sur les structures internes des pays devenus par la suite sous-développés. Ni la destruction ni la régénération n'ont été menées jusqu'à leur terme. Le mode de production qui assure la transition vers la domination capitaliste est un mode de production nouveau, irréductible au mode antérieur comme au mode à venir. C'est ce qu'exprime Rosa Luxembourg lorsqu'elle montre comment le capital anglais en Egypte et le capital allemand en Turquie utilisent le système despotique en place à la fois comme moyen d'obtenir la main-d'oeuvre (par le travail forcé) et comme moyen de pressurer la population paysanne.

■ SUR LE PLAN POLITIQUE,

La pénétration étrangère a

suscité partout une réaction de refus et des tentatives de résistance. Mais ces tentatives furent pour la plupart limitées, souvent tardives. Tel était le cas de Mutso Hito au Japon, de Mohamed Ali en Egypte, d'Ibrahim Pacha en Syrie, de Bay Ahmed en Tunisie et dans une certaine mesure, de la faible tentative de Hassan Ier au Maroc (qui s'est traduite par quelques petites réformes : assainissement financier, réforme de l'armée, effort de centralisation, création d'usine d'armement - la Hakina de Fès - restructuration limitée de l'appareil d'Etat).

Mais de toutes ces tentatives, seule la japonaise a réussi, ce fait s'explique et nous analysons l'ampleur et la vigueur de cette réaction. Le nouveau pouvoir de l'ère Meiji ne s'est pas réfugié dans le comportement traditionnel de xénophobie comme l'a fait la Chine par exemple (mouvement des Boxers), mais il a entrepris une action en profondeur et dans tous les domaines, aussi bien militaire que, surtout, économique et social, par la mise en place des structures d'accueil du capitalisme. Cette action s'est inspirée d'une vaste vision historique qui a saisi le sens de la nouvelle réalité internationale de l'époque. Cela explique le rôle joué par l'Etat pour compenser cette déficience ou, plutôt, cette absence d'une classe bourgeoise de type occidental. Le Japon a eu une réaction radicale et totale, chose qui a fait défaut aussi bien à l'expérience de Mohamed Ali (la

plus spectaculaire) qu'aux autres. L'absence de classes dynamiquement capables de provoquer le changement et de servir de support à la superstructure a privé cette expérience d'un soutien efficace et l'a condamnée à l'échec.

Les hommes qui ont tenté ce type d'expérience n'ont pas compris, à la différence des dirigeants japonais, qu'ils devaient assurer le fonctionnement, non seulement des tâches politiques comme le faisaient les pouvoirs politiques en Europe, mais aussi de compenser la carence ou même l'absence d'une classe dynamique. Leur réaction fut de courte durée car elle était le fait d'une superstructure sans assise sociale.

Au Maroc, le Makhzen a tenté de réagir à l'agression capitaliste, mais cette réaction est restée très en-deça de ce que nécessitaient les circonstances. Face à l'offensive capitaliste étrangère, le pouvoir marocain de l'époque s'est barricadé derrière des mesures d'inspiration traditionnelle, consistant à vouloir limiter l'influence étrangère par des moyens qui ont fait leur temps. Il n'a pas saisi la nature de l'évolution qui s'est opérée à travers le monde, ni les nouvelles données de la réalité internationale de l'époque. Il évalua le rapport de force selon les normes d'un régime resté largement plongé dans les pratiques médiévales opposant à la "croisade" du christianisme, la guerre sainte de l'Islam. Même l'occupation de l'Algérie et la défaite d'Isly

n'ont pas servi de sonnette d'alarme, c'est-à-dire à quel point les structures internes du pays étaient imperméables aux changements.

Plus grave encore, ces structures allèrent engendrer, dès leur contact avec le capitalisme, des réactions négatives. C'est ainsi que certaines couches se sont orientées dès le départ vers les activités nouvelles liées aux forces externes, tels les "féodaux" qui servirent de relais à la domination étrangère en s'alliant à la puissance colonisatrice (voire même en préparant son avènement), ou les marchands qui s'intéressèrent à l'importation et à la revente des produits industriels importés et à des activités financières liées (développement important de l'usure). C'était là le contraire d'une réaction positive : au lieu de mettre en place un capitalisme national et de l'orienter vers l'industrie, ils ont facilité la pénétration du capitalisme étranger en se limitant à des activités annexes en adoptant une attitude parasitaire.

L'existence d'une classe marchande et d'un capitalisme commercial relativement actif furent des facteurs négatifs puisque leur comportement a facilité l'action du capitalisme étranger donc l'évolution vers le sous-développement. C'est ce que l'artisan de la colonisation au Maroc, le Maréchal Lyautey a bien compris et a exprimé en ces termes : "Au lieu de dissoudre les anciens cadres dirigeants - dit-il - s'en servir. Gouverner avec le

mandarin et non contre le mandarin. Partir de ceci, qu'étant et destinés à ne jamais être qu'une minorité, nous ne pouvons prétendre nous substituer, mais tout au plus à diriger et à contrôler. Donc ne froisser aucune tradition, ne changer aucune habitude, nous dire qu'il y a dans toute société une classe dirigeante, née pour diriger, sans laquelle on ne fait rien, et une classe à gouverner. Mettre la classe dirigeante dans nos intérêts" (12).



Dès lors pour "rechercher les sources, les mouvements, les transformations, ce que Marx appelait déjà

un processus de croissance, il convient de se replonger dans une "antériorité sans frontière" (13).

L'étude de ce passé obstinément présent, vorace et envahissant est une nécessité.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Que nous devons adhérer davantage au présent, que nous avons nous-mêmes contribué à créer, en ayant conscience du passé et de sa continuation (et de son revivre). Il faut que le présent soit pour nous plus qu'un "dépassement" du passé, mais sa critique. "Il faut, comme l'a dit Gramsci, rejeter ce que le présent a critiqué "intrinséquement" et la partie de nous mêmes qui y correspond" (14). Sommes-nous capables de le faire ?

Dans l'immédiat il serait difficile de répondre positivement. En effet, une caractéristique commune à tous les pays arabes et non au seul Maroc, c'est qu'ils n'arrivent pas encore à assimiler leur expérience historique, partagés entre la nostalgie d'une époque prestigieuse qui continue à les éblouir et d'une réalité actuelle qui leur échappe, ils choisissent assez souvent de se réfugier dans le passé.

Deux raisons expliquent cet état d'esprit :

- la prépondérance du dogmatisme théologique : les tenants du "Taqlid" ont maintenu leur hégémonie culturelle sur la société, pour eux il n'y a pas de

voie royale pour acquérir la connaissance en dehors des sentiers battus, pour eux "le temps a suspendu son vol" depuis fort longtemps.

- le besoin de se justifier : (l'esprit défensif). La pensée marocaine (comme la pensée arabe en général) n'a pas encore réussi à quitter le terrain du spécifique pour camper dans celui de l'universel. L'agression étrangère nous a réduits à la défensive dans tous les domaines et particulièrement dans le domaine culturel. Notre pays a connu une agression économique, militaire, politique et culturelle, cette dernière nous a sérieusement traumatisés parce qu'elle a cherché à anéantir notre identité. De ce fait, nous nous sommes barricadés derrière les traditions et les formes de pensée complètement désuètes. Certes les différentes Mahda (renaissance) auraient pu insuffler une dynamique nouvelle à notre culture et à notre civilisation de manière générale. Elle n'a pas réussi à cause en partie de cette offensive étrangère.

Contrairement à l'Europe du XV^{ème}, XVI^{ème} siècles, qui s'ouvrit sans trop de complexité à la pensée et la culture gréco-romaine et arabe parce qu'elle n'était pas agressée, le Maroc (comme l'ensemble du monde arabe) connaît une situation différente caractérisée par une offensive étrangère soutenue par un système hégémonique.

Cette réalité nous a poussés à nous accrocher à notre passé pour rester nous-mêmes,

notre souci fondamental devient dans ces conditions, celui de sauvegarder notre authenticité et notre spécificité. La priorité fut donc donnée à la justification qui peut aller parfois jusqu'à l'idéalisation du passé. Or l'histoire récente nous conduit à méditer deux faits troublants :

- le monde change à un rythme aussi encourageant que déconcertant, déconcertant parce que le processus entier conduit spontanément à des situations que personne n'a voulues : ne pas suivre le rythme, c'est subir l'avènement et se faire exclure du devenir humain,

- l'avenir d'un pays comme le nôtre se trouve "confisqué".

En fait, notre grande préoccupation est de savoir comment nous réapproprier notre devenir, comment reconquérir l'initiative historique et renouer avec la grande histoire.

Voilà qui explique et justifie notre combat d'aujourd'hui. Combat qui cherche à nous permettre de maîtriser notre devenir et de ne plus "rester bloqués dans l'urgence du présent" (15).

Il est bien naturel que l'issue de la crise actuelle dépende de ce combat qui oppose ceux qui veulent changer la situation actuelle et ceux qui veulent perpétuer les caractéristiques essentielles. C'est l'avenir du Maroc qui est en cause à travers cette lutte et c'est l'issue de cette lutte qui décidera

finalement de l'avenir.

La question de l'issue est devenue essentielle, elle l'est pour le Maroc dans la mesure où il y va de son intérêt immédiat en termes de progrès, mais bien plus encore de son existence en tant que communauté nationale.

Cette issue passe nécessairement par une rupture avec le passé, mais une rupture n'est pas une réalité simple ; précisons surtout que rupture ne veut nullement dire "faire table rase du passé" car il n'y a pas de temps zéro (t^0) dans l'histoire des peuples. Cependant la critique de ce passé devient un impératif pour un pays comme le nôtre. Puisque tel est le but que doivent s'assigner les partisans du progrès et du changement dans notre pays, il faut convenir que celui-ci ne peut être atteint sans heurts ni affrontements avec les forces de l'inertie et de l'immobilisme. Celles-ci continueront pendant longtemps à vanter un passé glorieux et à pleurer sur des ancêtres valeureux dans le seul but de freiner toute tentative de changement.

Par contre pour ceux qui croient en la capacité de notre génération à relever le défi que l'histoire nous a lancé, l'âge d'or n'est pas seulement derrière nous, mais doit être devant nous. Le temps n'a pas suspendu son vol, ni à l'apogée Abbasside, ni à la splendeur Andalouse, ni à l'apogée Almohade, et la pendule ne s'est pas arrêtée à Al Ghazali ni même à Ibn Khaldoun.

C'est pourquoi je termine cet article en précisant que celui-ci s'inscrit dans l'optique du changement car je crois à la valeur de ceux qui veulent changer la société. La raison en est que le monde change et la société marocaine également ; ceux qui veulent en arrêter le mouvement sont donc contraints de nier l'évidence et de ce fait d'arrêter la réflexion au stade inachevé où l'ont laissé les générations précédentes.

Notes :

- 1) DESPOIS - "l'Afrique du Nord" - Payot 1967, p. 115
- 2) P. BALTA : "cinq années de coups de théâtre" - Le Monde - dossiers et documents n° 65 - Le Maghreb.
- 3) P. PASCON : "l'étude du phénomène colonial" R.J.P. E.M. n° 5 - 1er semestre 1979.
- 4) H. TERRASSE : "Histoire du Maroc" - Editions Atlantides, p. 440
- 5) BRIGNON et COLLECTIF : "Histoire du Maroc" - Hatier Casablanca, 1968, p. 181.
- 6) P. PASCON : op. cit. 127
- 7) Karl MARX, Le capital, Tome II, Livre V, Editions Sociales, p. 313
- 8) Jean MAILLET, "Communication au séminaire du C.E. S.L.", Avril 1974.
- 9) P.P. REY, les Alliances de classe - Maspéro, Paris,

1973, p. 84.

10) Les populations indigènes étant décimées, leur mode de production complètement détruit, la place était libre pour un développement capitaliste.

11) K. MARX et F. ENGELS, "Textes sur le colonialisme", p. 17.

12) LYAUTEY : in "Sociologie de l'impérialisme", de B. HERMASSI Anthropos, Paris, 1971, p. 132.

13) C. VATIN : "L'Algérie politique, histoire et société" - Armand Colin, 1974, p. 69.

14) A. GRAMSCI : "Gramsci dans le texte" - Editions Sociales, p. 581.

15) Tahar BENJELLOUN : Le Monde du samedi 15 Novembre 1980.